NOUVELLE COLLECTION HISTORIQUE

JEAN SAVANT

Alexandre *de* Rennenkampf

CALMANN-LÉVY

DU MÊME AUTEUR

PAGES NAPOLÉONIENNES

Les Mamelouks de Napoléon. (Calmann-Lévy.)
Napoléon à Auxonne. (N. E. L.)

Napoléon et les Grecs.
(N. E. L.)

Sous les Aigles impériales.
La Légion grecque.
Les Chasseurs d'Orient.
Marins et Corsaires.
Le Régiment albanais.
Les Chasseurs ioniens.

Napoléon et la Grèce.

Soldats grecs de la Révolution et de l'Empire. (Épuisé.)
Marinos Métaxas et Napoléon. (Athènes.)
L'Académie ionienne. (Athènes.)
Correspondance du général Donzelot. (Athènes.)
Pirates et Corsaires septinsulaires. (Epuisé.)
Les Iles ioniennes au temps de Napoléon. (Epuisé.)
Corfou au temps de Napoléon. (Athènes.)
L'Instruction publique dans les Ioniennes. (Epuisé.)
(Ouvrage couronné par l'Académie ionienne.)

RUSSIE

Les Cosaques. *(Couronné par l'Académie française.)* (Épuisé.)
Epopée russe. (Calmann-Lévy.)
Le Général Tigre et ses Cosaques. (N. E. L.)
Folklore cosaque. (A paraître.)
Le Général Tigre en Mandchourie. (A paraître.)
Un héros russe. (A paraître.)
Histoire d'une famille. (A paraître.)
Alexandre de Rennenkampf et ses amis. (Calmann-Lévy.)
Un guerrier du Caucase. (A paraître.)
Un gentilhomme livonien. (A paraître.)
Une ambassade persane à Saint-Pétersbourg. (Epuisé.)
Grands chefs russes. (En préparation.)

ORIENT ET GRÈCE

Les Janissaires. (En préparation.)
Femmes d'Orient. (A paraître.)
La Turquie d'Ismet Inenu. (N. E. L.)
Voyages dans le proche Orient. (A paraître.)
Fauvel ou la découverte d'Athènes. (En préparation.)
Renaissance de la Grèce. (Athènes.)

DIVERS

Les grandes victoires françaises (albums). (N. E. L.)
Destins. (A paraître.)

TRADUCTIONS

Pouchkine *(œuvres en prose)*. (N. E. L.)

JEAN SAVANT

Alexandre de Rennenkampf

et ses amis

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, Rue Auber - PARIS

(1946)

1953. 6395

Copyright by CALMANN-LÉVY — 1946.
Tous droits de traduction, reproduction et adaptation réservés pour tous pays, y compris la Russie (U. R. S. S.)

« C'est une vraie perle que cet homme... »

Louis de LEBZELTERN.

« Tu as suffi aux meilleurs de tes contemporains... »

Dr. Louis CAMBECQ.

« Combien je dois aimer une individualité comme la vôtre, qui n'est devenue plus sévère qu'envers elle-même — plus clémente, plus aimante et plus expansive envers les autres !... »

Caroline de HUMBOLDT.

A Paul-Wladimir-Olaf
pour qui ce livre fut écrit
et à Alexandre-Erik
en mémoire
d'Alexandre de Rennenkampf

AVANT-PROPOS

Par un délicieux après-midi du printemps d'Athènes, en 1933, nous nous trouvions dans la riche bibliothèque que mettait à notre disposition, avec autant de générosité que de courtoisie, M. Alexis Griva, homme d'État hellène féru d'histoire, d'histoire militaire, esprit hautement érudit et — est-il besoin de le dire ? — bibliophile remarquable.

En parcourant les rayons où s'alignaient les ouvrages dont nous pûmes réellement profiter, nous découvrîmes le nom d'Alexandre de Rennenkampf. Or, à cette époque, nous venions d'entamer nos recherches sur les seigneurs de Rennenkampf dont nous voulions retracer l'histoire (*). D'autres volumes de la bibliothèque de M. Alexis Griva nous fournirent quelques données sur cet Alexandre de Rennenkampf... Grâces soient donc rendues au Ciel, à M. Alexis Griva et à sa bibliothèque !...

Nous nous trouvions prêt à partir, mais quelle route prendre pour retrouver les traces d'Alexandre de Rennenkampf? Et il y en avait tant ! Force nous fut de les emprunter toutes ou presque toutes l'une après l'autre, car pour plusieurs d'entre elles, nous eûmes la bonne fortune de rencontrer de précieux concours. C'est ainsi que nous retrouvâmes les traces de notre brillant sujet en France, à Berlin, à Vienne, à Olden-

(*) Cet ouvrage, aujourd'hui achevé, sera publié sous le titre : *Histoire d'une famille : les seigneurs de Rennenkampf.*

bourg, en Grèce encore, en Livonie (Lettonie), en Esthonie, en Turquie, etc.

Quant à ceux et à celles qui nous apportèrent — avant le deuxième grand conflit mondial — le précieux concours que nous avons dit, nous leur exprimons notre reconnaissance, car nous devons beaucoup à Madame Hélène Loukianowska et à M. Spyridion Pappas (Athènes), au professeur Dr Richard Baumgartner (Vienne), au directeur des Archives de Vienne, à M. Louis Schmidt (Berlin), à M. W. Orth (Oldenbourg), enfin à Madame Catherine Bleskine (France), sans oublier nos excellents amis A.-J. Marquet et Simon Valenti.

Petit à petit, nous sommes parvenu à reconstituer, dans son ensemble, toute la vie d'Alexandre de Rennenkampf, et, dans ses détails, une partie assez considérable de cette existence attachante et profonde.

Ces pages, intitulées Alexandre de Rennenkampf et ses amis, *doivent précéder un autre ouvrage qui, lui, prendra le titre de* Alexandre de Rennenkampf et ses œuvres *et contiendra les travaux littéraires, artistiques, historiques, scientifiques... de celui dont le diplomate autrichien Louis de Lebzeltern disait qu'il ne pouvait exister un meilleur homme au monde...*

JEAN SAVANT.

Printemps 1933 — Été 1942.

CHAPITRE I

ORIGINES ET JEUNESSE

« Qui ne se plaint de la brièveté de la vie ? Mais comment l'as-tu employée ?... Es-tu devenu quelqu'un ? As-tu vécu dans un progrès constant dans le but de t'ennoblir ? Sinon, ta brève vie aura été trop longue !... »

Alexandre de Rennenkampf.

DANS un château de Livonie, celui de Helmet, naquit le 29 janvier 1783, style russe, c'est-à-dire le 9 février, Charles-Jacques-Alexandre, seigneur de Rennenkampf, qu'on nommera longtemps, en Russie, selon les usages et la tradition, Alexandre Iakowlévitch de Rennenkampf, car le prénon usuel de son père, Jacques-Jean de Rennenkampf, était Jacques (Iakow).

Ce père joignait à son titre celui de châtelain de Helmet — demeure historique* — exerçait la charge éminente de maréchal de sa circonscription et avait dans l'armée russe le grade de major, qui équivalait alors à celui de lieutenant-colonel.

(*) V. annexe : *Un gentilhomme livonien.*

Né le 6 mai 1753, il avait épousé, le 24 septembre 1781 à vingt-huit ans, Elisabeth-Dorothée d'Anrep, âgée de vingt-deux ans et ayant vu le jour au château de Lauenhof, le 9 juin 1759, de l'union de Charles-Gustave d'Anrep, châtelain de Lauenhof, et de Marguerite-Elisabeth, née baronne d'Igelstrœm.

Quant au père du maréchal Jacques-Jean, il s'appelait Jacques-Gustave, vécut de 1716 à 1791, gouverna l'Esthonie et régna sur les domaines seigneuriaux de Helmet, de Kosch, de Konofer et de Grand-Ruhde. Marié trois fois, il avait eu le plus grand nombre de ses enfants de son union avec Anne-Elisabeth de Jarmersted, son premier mariage avec Anne-Elisabeth de Taufas n'ayant été béni que de la naissance d'une seule fille, et son troisième, avec Catherine-Elisabeth de Tiesenhausen, étant demeuré sans fruit.

En remontant toujours, on voit que le gouverneur d'Esthonie eut pour père Georges de Rennenkampf, premier châtelain de Helmet, né et mort à Riga (1690-1742), seigneur des domaines de Kerstenshof, Folk, Wrangelshof, etc., et, par surcroît, juriste distingué.

Lui-même descendait de Georges de Rennenkampf (1652-1710), mort à Riga durant le siège et l'épidémie de peste qui sévissait alors, ayant exercé jusqu'à sa fin les charges de membre du Sénat de la ville impériale de Riga et celle de premier chambellan.

Le père de ce dernier, Joachim de Rennenkampf, laissa un nom dans le monde savant : celui de Joachimus Rennenkampfius, en vertu de la rage de latinisation qui marquait alors tous les lettrés de l'Europe. Joachim de Rennenkampf, né à Riga en 1618, y mourut le 28 janvier 1658. Il accomplit ses études dans sa ville natale et à Leyde, dans les Pays-Bas, où il se rendit en 1642. A son retour, en 1644, la ville de Riga le nomma professeur de droit et de politique et membre du Sénat. En 1645, il épousa Anne de Dreyling, puis, jusqu'à sa mort prématurée, cumula,

avec les précédentes, les fonctions de bailli, de magistrat chargé du département des travaux publics, d'administrateur, d'assesseur du consistoire et d'inspecteur de l'imprimerie et de la bibliothèque de Riga.

Avant lui, son oncle Paulus, c'est-à-dire Paul de Rennenkampf, s'était déjà distingué dans la carrière du droit, cependant que son père, Jurgen de Rennenkampf, se faisait tuer, durant un siège, sur les remparts de Riga, en septembre 1621.

Le père de Jurgen portait le même prénom — très répandu alors en Livonie, qu'on prononce Yourghenn et qui signifie Georges — le grade de colonel, et était fils d'André de Rennenkampf. Une tradition veut qu'André de Rennenkampf ait quitté l'évêché d'Osnabruck, en Westphalie, au milieu du XVIe siècle pour se fixer à Riga et que son fils Jurgen, embrassant comme tous ses aïeux la carrière des armes, qui leur avait valu de conquérir leur nom sur les champs de bataille (on traduisait, dans la famille, le nom de Rennenkampf par « Il court au combat »), ait offert son épée à Rodolphe II de Habsbourg, chef du Saint-Empire, roi de Bohême, de Hongrie, etc., auquel il aurait sauvé la vie.

Tels étaient les ancêtres connus d'Alexandre de Rennenkampf (1), à qui l'illustre Guillaume de Humboldt écrira un jour : « Une occupation inépuisable et infiniment agréable est d'évoquer les hommes supérieurs qu'il arrive de rencontrer dans le monde et, de mémoire, de les comparer les uns aux autres, frôlant ainsi le mystère insondable de l'individualité. Vous apparaissez, très cher ami, quand je remplis ainsi mes loisirs... »

***

L'enfant qui naquit au même moment que Stendhal et qui devait vivre plus tard les phases de la Révolution française, les guerres de Napoléon Ier, la révolution

de 1830 et surtout celle de 1848, approcher et connaître les souverains et les hommes les plus en vue de son siècle, grandissait donc au château de Helmet, sur la terre russo-livonienne de ses aïeux. Pour compagnons de jeux et d'études, il eut bientôt ses frères Gustave et Paul, qui vinrent au monde, le premier en 1784, le second en 1790.

Quand son père mourut, Alexandre avait un peu plus de onze ans. Sa mère se chargea de succéder au disparu et donna à ses fils une éducation exceptionnelle. Elle fut d'ailleurs secondée par le précepteur des jeunes châtelains, le professeur Raufft, auquel Alexandre conserva, jusqu'à ses derniers jours, un souvenir ému, reconnaissant qu'à son précepteur et à sa mère il devait tout ce qu'il était devenu. Mais il n'oublia jamais son père. Et, dans un de ses livres, quand il mettra en scène deux frères ressemblant significativement à lui-même et à son cadet Gustave, il précisera que, si ces deux frères purent atteindre un idéal si élevé, le mérite en revenait à leur père et à son vivant exemple.

Quand il eut quatorze ans, laissant les leçons de son précepteur à son jeune frère Paul, il partit avec Gustave pour Berlin et s'inscrivit à l'Institut d'études de Fessler. Ignace-Aurélien Fessler était un curieux homme. Les dix volumes de son *Histoire des Hongrois et de leurs Etats* ne l'occupaient pas à cette heure, mais déjà on connaissait de lui une tragédie, *Sidney*, et des ouvrages d'histoire comme *Marc-Aurèle* — trois volumes publiés à Breslau de 1790 à 1792 — et son *Aristide et Thémistocle* avait précédé un *Mathias Corvin*, lui-même suivi d'un *Attila* édité à Breslau en 1794.

Né en juillet 1756, à Ezurendorf, en Basse-Hongrie, d'un père qui avait été maréchal des logis avant de tenir à bail l'hôtellerie de la seigneurie d'Ezurendorf, et d'une mère si fervente catholique qu'elle semblait dépaysée dès qu'elle posait le pied hors de l'église, Ignace-Aurélien Fessler fut évidemment confié aux Capucins dès 1773.

Au moins y étudia-t-il sérieusement jusqu'en 1781. Agé alors de vingt-cinq ans, les Capucins le destinèrent au couvent de Vienne. Trois ans plus tard, l'empereur Joseph II, satisfait des révélations de Fessler sur « les nombreux abus de la vie des cloîtres », le nommait lecteur puis « professeur des langues orientales et d'application de l'Ancien Testament » à l'Université de Lemberg.

Alors commencent les cabales. On l'accusera d'athéisme, menées révolutionnaires, jusqu'à ce qu'on l'ait obligé à se démettre de ses fonctions et à se retirer en Silésie. Il y vit de 1787 à 1796, travaillant pour son ami le libraire-éditeur W.-G. Korn, de Breslau, puis pour le prince de Karolath, qui en fait le précepteur de ses enfants. Quand Alexandre de Rennenkampf arriva à Berlin, Fessler venait d'y ouvrir son Institut. Il fallait que sa renommée fût immense pour que son nom se signalât avec autant d'éclat en Livonie et que la châtelaine de Helmet, Elisabeth-Dorothée de Rennenkampf, songeât à lui confier l'éducation de ses fils.

On discutait ferme autour de son nom. Certains voyaient en lui un sophiste dangereux, mais tous s'accordaient à le tenir pour un écrivain aussi remarquable qu'illustre. Sa conversion au protestantisme, en 1791, avait provoqué un grand bruit et on le considérait comme l'un des promoteurs de l'Illuminisme et du Mysticisme... Il devait mourir le 15 décembre 1839, à Saint-Pétersbourg, après avoir publié à Breslau, en 1826, son fameux ouvrage : *Coup d'œil sur mes soixante-dix années de pèlerinage*, et avoir été, tour à tour, avocat conseil pour les provinces polonaises nouvellement conquises, conseiller aulique, professeur de langues orientales et de philosophie à l'Académie Alexandre Newski de Saint-Pétersbourg, membre de la Commission de législation, réalisateur d'idées philanthropiques dans le gouvernement de Saratow, surintendant et président du consistoire de la communauté évangélique de Saratow, enfin surintendant général et conseiller religieux de la communauté luthérienne de Saint-Pétersbourg.

Au contact d'un type d'homme aussi original, l'adolescent ne pouvait enregistrer que des vues originales et profondes. Plus tard, des liens d'amitié attachèrent Ignace-Aurélien Fessler et Alexandre de Rennenkampf, convaincu de l'influence que l'étrange personnage eut aussi sur sa formation. Mais leur premier commerçe, de maître à élève, dura peu. Un oukase de Paul Ier, empereur de Russie, obligeait les Russes à rentrer dans leur patrie, et il dut s'y soumettre. Il séjourna, une année durant, dans la première classe de l'École de la Cathédrale, à Riga, et, après la mort de l'empereur Paul Ier, repartit pour l'Allemagne et y étudia sous la direction de Fichte et d'Ancillon.

Fichte ne connaissait pas encore la gloire. Du moins jouissait-il déjà d'une grande célébrité (2). La gloire, ses *Discours à la nation allemande* la lui valurent quand Napoléon envahit la Prusse. La célébrité, ses idées audacieuses contenues dans ses *Principes de droit naturel* où il posait, dès 1796, quelques-uns des principes du socialisme, et sa simplification, son unification du système de Kant, dans sa *Théorie de la Science*, la lui avaient acquise.

Frédéric Ancillon, petit-fils de l'historien français Charles Ancillon, possédait aussi une solide réputation (3). Le futur ministre des Affaires Etrangères de Prusse pouvait donner à Alexandre de Rennenkampf les mêmes lumières philologiques, philosophiques et politiques dont il fit bénéficier quelques années plus tard, en 1810, le fils du roi Frédéric-Guillaume III.

***

Quittant Fichte, Ancillon et l'Allemagne, Alexandre de Rennenkampf revient en Russie, et ses grades lui font obtenir diverses situations dans la magistrature, en dernier lieu, celle d'assesseur au tribunal de Pernow.

Pernow, c'est la Livonie. La ville a appartenu aux chevaliers Porte-glaive, puis à la Pologne ; après quoi les

Russes l'ont prise en 1575, les Suédois l'ont reprise et Pierre le Grand l'a réunie à son Empire en 1710. Au temps d'Alexandre de Rennenkampf, Pernow est un site agréable, avec sa citadelle, ses églises luthériennes et orthodoxes, la grande foire qui l'anime, la rivière qui l'arrose (4) et ses cinq mille habitants. Mais Alexandre Iakowlévitch ne se sent pas retenu par la Livonie. Le métier de fonctionnaire le déçoit et, s'il en a l'étoffe, il n'éprouve aucun goût à devenir un grand magistrat.

Aussi, en 1805, invoquant son état de santé, démissionne-t-il pour retourner en Allemagne, afin d'y parfaire ses études, abandonnant une fois de plus la Livonie (5).

Non qu'il n'éprouve guère d'affection pour les provinces baltes ! Il y reviendra fréquemment, y effectuera de nombreux séjours, entretiendra avec des compatriotes distingués une correspondance nourrie. D'autre part, il voyagera dans toutes les parties de l'Esthonie, de la Livonie et de la Courlande, ce qui lui fournira l'occasion d'écrire un petit ouvrage. Au surplus, il connaît à fond ce que l'on sait à cette époque de l'histoire de la Livonie, comme il apprécie les traditions de la vie seigneuriale dans sa patrie.

Pourtant, il ne se consolait pas qu'il n'existât en Livonie que deux classes d'individus, celle des seigneurs et celle des paysans encore asservis. Il luttera, comme son frère Gustave, en faveur de l'abolition du servage. Cependant, il sentait le besoin de travailler à la création d'une classe moyenne, intermédiaire. Et, plus tard, il fera dire à l'un des personnages de ses œuvres : « Je ne dois pas vous parler davantage. Vous connaissez votre patrie... Mais le cercle dans lequel vous vivez, celui de vos parents et de vos amis, ce n'est pas encore la Livonie... » Il entendait par là que la remarquable organisation de la vie patriarcale dans cette contrée ne donnait pas encore sa forme définitive à la nation.

Quant à l'histoire de la Livonie, elle lui apparaissait tragique et il s'en détournait. S'arrêtant à l'intérêt provoqué

par les faits de l'Histoire, il affirmera que cet intérêt peut découler et découle d'un passé riche de conséquences pour l'humanité, sa culture et son sort. Il s'arrêtera sur ce qu'il appelait « l'esprit de l'Histoire ».

« C'est ainsi — écrira-t-il — que l'esprit de l'Histoire qui dirige le monde peut descendre sur le voyageur attentif du haut du Parthénon athénien, d'un palais impérial romain, de la mosquée de Cordova ou du palais des Habsbourg. Par contre, comme tout souvenir du passé de la Livonie nous paraît effrayant ! L'obscurité, chaotique jusqu'au XIIe siècle, ne donne naissance à l'histoire de ce pays qu'après que les événements les plus lumineux de notre petite partie du monde ont déjà pris depuis longtemps le chemin de la tombe. Et que nous offre alors cette jeune histoire d'un pays qui n'a jamais été l'histoire d'un peuple ? Un fleuve de sang, à la lumière des torches et d'autres horreurs de la brutalité inhumaine, coule durant les six premiers siècles sur le pays... sur le pays qu'il détruisit avant que ce peuple ait eu le temps de naître de l'obscurité. Avec un sentiment d'horreur, on se détourne de ces pages sanglantes de la fatalité ; avec horreur nous détournons nos regards des châteaux détruits de nos pères, des sièges de toute une série d'évêques, qui dissimulaient le sang de leurs mains derrière l'ombre de la Croix, de la Croix qui devait inspirer l'amour suprême... »

Mais l'existence patriarcale des seigneurs de Livonie flattait bien sa tournure d'esprit. Il partageait cette espèce de patriotisme de ses pères et racontait comment ce monde de gentilshommes, depuis les temps les plus reculés, demeurait attaché au sol natal. Les ancêtres, les aïeux partaient, comme il était de règle, pour étudier à l'étranger, fréquentaient les universités européennes les plus réputées, faisaient quelques années de stage dans le métier des armes, et, devenus ainsi des hommes accomplis, regagnaient leur patrie, s'y mariaient et s'y fixaient pour renouer en dignes châtelains la longue et noble tradition.

« A peu d'exceptions près — écrira Alexandre de Rennenkampf — maintenant encore, chacun sait qu'il lui faut, soit par héritage, soit par voie d'achat ou de bail, s'assurer une vie calme de châtelain et, avec une belle cousine, revenir chez sa mère pour vivre le soir de sa vie selon les traditions ancestrales et les lois de la famille. »

Au reste, il n'abandonne pas son pays sans avoir publié son premier ouvrage, qu'il lui consacre d'ailleurs, sous le titre de *Fragments de lettres d'un voyageur en Livonie* (6).

***

Ayant résigné ses fonctions à Pernow, Alexandre de Rennenkampf quitte la Russie pour la troisième fois. En cette année 1805 (il a vingt-deux ans), il prend le chemin de l'Université de Gœttingen, dans le Hanovre.

Une renommée sans égale plane sur ce centre célèbre fondé en 1735 par George II, roi d'Angleterre — ce qui lui valait son appellation d'Université Georgia-Augusta — dont la bibliothèque était l'une des plus riches du monde et où s'élevait la Société Royale fondée en 1750. Alexandre Iakowlévitch y est attiré par les trésors spirituels, artistiques et scientifiques que lui offrent l'Université, ses trois cent mille volumes, ses cinq mille manuscrits, ses musées d'histoire naturelle, d'art, etc. (7).

Ce qu'il poursuit, à présent, c'est l'étude des arts plastiques, de l'esthétique et des sciences naturelles, car, en définitive, ces dernières, dans la seconde partie de sa vie, retiendront et fixeront tout son esprit et solliciteront tous ses soins.

A Gœttingen, il écoute religieusement l'enseignement de Bonterweck, de Fiorillo et de Blumenbach. Johannès-Dominicus Fiorillo professait l'art de la peinture (8). Depuis 1784, il conservait en outre la collection d'estampes. On a dit de lui qu'il fut un peintre médiocre, mais un historien d'art remarquable. Ne fut-il pas le premier à

faire connaître, dans leur ensemble, en les appréciant justement, les monuments du moyen âge ? Quant à Jean-Frédéric Blumenbach(9), médecin et naturaliste, il enseignait les sciences naturelles, se spécialisant dans l'étude de l'histoire physique de l'homme, et son mérite principal fut d'avoir, avant Cuvier, assis l'histoire naturelle sur une base scientifique, l'anatomie comparée.

Alexandre de Rennenkampf demeure deux années à Gœttingen. Et en 1807, son bagage spirituel encore accru, retourne en Livonie, non pour s'y fixer, mais pour embrasser sa mère et voyager. L'homme s'est formé au contact et sous la direction de la veuve du maréchal Jacques-Jean de Rennenkampf, de Raufft, de Fessler, des bons maîtres de Riga, de Fichte et d'Ancillon, de Fiorillo et de Blumenbach. Mais la formation n'a pas atteint son stade définitif. Aux voyages déjà accomplis, d'autres doivent s'ajouter, qui seuls peuvent procurer ce que les livres et les maîtres sont impuissants à apprendre et qu'il appartient à la nature et à la vie de dispenser...

CHAPITRE II

SUISSE — ITALIE — FRANCE

« Si on nous demandait un jour : « Qu'avez-vous rapporté de vos voyages ? » Nous pourrions alors répondre : « Nous-mêmes !... » Parce que nous ne nous sommes pas détachés de la vie. Nous n'avons pas voyagé à Rome et à Naples... Nous avons « vécu » à Rome et à Naples... »
Alexandre de Rennenkampf.

Il voulut d'abord connaître la Suisse, et il la visita, la découvrit avec une émotion dont il restait encore en son cœur des traces très vives quand, trente ans plus tard, il cherchait à la révéler à la reine Amélie de Grèce.

On ignore la durée de son séjour en Suisse, comme on en ignore les diverses étapes. Du moins sait-on, avec certitude, que les trois principales d'entre elles furent Lausanne, Genève et Coppet (10).

A Coppet il vécut quelque temps dans la société qui composait une sorte de cour littéraire à madame de Staël (11). Entre autres, il y connut Charles-Victor de Bonstetten,

l'écrivain suisse célèbre, qu'il devait retrouver en Italie les mois suivants (12).

Les semaines passées à Coppet n'eurent pas sur la personnalité d'Alexandre de Rennenkampf une influence décisive, ni même considérable. Cette influence qui devait marquer sa vie à jamais, ce fut en Italie, et en particulier à Rome, qu'il la trouva.

***

Le voyage d'Italie, qui consista pour lui à « vivre », comme il avait accoutumé de dire, deux années durant à Florence, à Gênes, à Rome, à Naples, constitue, en fait, le point de départ de son perfectionnement, but vers lequel il tendit toujours.

En Italie, il s'empressa d'appeler à lui son frère Gustave, qui, depuis 1801, a poursuivi une carrière différente et, ayant accompli ses études à l'Université de Dorpat, a participé aux campagnes contre Napoléon, notamment à la bataille d'Austerlitz et à celles d'Eylau et de Friedland, où il avait été blessé. Ayant pris sa retraite à vingt-quatre ans, avec le grade de lieutenant-colonel, il répondit joyeusement à l'appel d'Alexandre (13).

Quand, après avoir visité le nord de l'Italie, Alexandre de Rennenkampf arrive à Rome, il y trouve des êtres qui demeureront les amis de toute sa vie. Dans les salons du ministre-résident de Prusse, Guillaume de Humboldt, et de sa femme Caroline, il s'attache à une pléiade d'artistes tels que Zoëga, Thorwaldsen, Riepenhausen, au grand écrivain qu'est Frédérica Brun, surtout au sculpteur Christian-Daniel Rauch, et enfin au représentant de l'Autriche à Rome, le chevalier Louis de Lebzeltern, plus tard baron, puis comte et chargé d'affaires d'Autriche en Russie, grand seigneur, intime de Metternich, prudent et avisé, droit et loyal, aussi honnête homme qu'intelligent diplomate.

Arrivant de Suisse, de Coppet, Alexandre de Rennenkampf pouvait entretenir Guillaume de Humboldt de madame de Staël. Guillaume de Humboldt professait à son sujet certaines idées qui demeurèrent invariables et qu'il exposera encore vingt-cinq ans plus tard. « Selon ma plus profonde conviction, dira-t-il, c'était une femme réellement grande, non seulement par l'esprit, mais par la sincérité et la profondeur des sentiments, par une bonté constante et inépuisable, par le cœur comme par le caractère. Elle avait le sens le plus délicat des plus nobles côtés de la nature féminine. Dans le fond intime de son être, elle était étrangère au caractère proprement français. Il lui arrivait néanmoins de mêler parfois des vues françaises aux idées qu'elle exprimait. Il n'y a là rien de surprenant, puisqu'elle a toujours vécu en France. Ce n'est qu'assez tard qu'elle a appris l'allemand. Moi-même, étant à Paris, je le lui ai enseigné (14). »

Un jour, Alexandre de Rennenkampf évoquera la « maison des Humboldt », qui, dans le cadre de l'Italie et de Rome, aura fait éclore en lui et ses talents et les meilleures de ses qualités. De même, il évoquera avec émotion ceux qui y fréquentaient. Le Danois Barthélémy Thorwaldsen, à peu près de son âge, déjà illustre après une jeunesse difficile, quand, chez son père le pauvre marin de Copenhague, il sculptait, comme lui, des figures sur la proue des navires. Thorwaldsen, qui passa la majeure partie de sa vie à Rome... Thorwaldsen, le statuaire de *Jason*, de *Mars*, des *Trois Grâces*, des *Muses*, d'*Apollon*, de *Mercure*, d'*Adonis*, des *Douze Apôtres*... Thorwaldsen, qui exécuta le *Tombeau de Pie VII*, la statue équestre de *Poniatowsky*, le monument de *Gutenberg*, et tous ces bas-reliefs, si nombreux qu'on en retrouvera un à Zante (15), depuis « Bacchus donnant à boire à l'Amour », jusqu'à l' « Amour éveillant Psyché », de la vaste série entreprise par ordre de Napoléon Ier (16).

Ernest-Louis Riepenhausen, il l'avait connu à Gœttin-

gen, où il était graveur à l'Université. Ses fils François et Jean (17), plus jeunes qu'Alexandre de Rennenkampf, accomplissaient en même temps que lui le voyage d'Italie. Ensemble, ils découvrirent Florence et Rome. A cette époque, ils s'étaient déjà employés à illustrer Homère d'après les monuments anciens et à reconstituer les peintures de Polygnote, à Delphes, d'après la description de Pausanias. A présent, descendant en Italie, ils se tournaient vers la peinture et la gravure religieuses, s'attachant aux peintures et aux dessins dans le genre de Raphaël, et Alexandre de Rennenkampf les suivait dans leurs travaux qui les conduisirent à graver une suite remarquable d'après les Primitifs.

Frédérica Brun, atteinte de surdité, n'en était pas moins d'un commerce agréable. Alexandre et Gustave de Rennenkampf ne lui étaient pas assidus seulement pour ses filles, mais pour son talent de poète et de conteur (18). Alexandre avait lu les quatre volumes de ses *Ecrits en prose*, publiés à Zurich de 1799 à 1801. A Coppet, on conservait son souvenir, on se souvenait de ses premières poésies. A Rome, elle pouvait passer pour une Romaine, tant ses séjours s'y prolongeaient.

***

Féru d'art, épris de l'antiquité, Alexandre de Rennenkampf fouillait Rome et Naples comme il avait fouillé Florence, étudiait le peuple italien, admirait, se sentait transporté par la grandeur des œuvres d'art et la magnifique nature qu'il exaltera jusqu'à ses derniers jours. Et le soir, après avoir grisé ses yeux d'artiste, ses yeux avides, de tant de chefs-d'œuvre, de tant de beautés, de tant de majestueuse grandeur, il comblait son esprit dans la « maison des Humboldt » où la littérature, l'histoire et l'art trouvaient des interprètes qui comptaient parmi les meilleurs du siècle.

Dans ses œuvres, il retracera ce qu'il a vu en Italie, ses observations, empreintes de justice et d'affection pour le peuple italien dont il ne cachera cependant point ce qu'il nommait ses faiblesses. Il brossera ainsi divers tableaux de la vie romaine, de la vie italienne, de la famille italienne. Il appellera un de ses héros Guiseppe Mancini, véritable incarnation, à ses yeux, de la jeunesse d'Italie, parallèlement à son Fritz Holm, figure idéale du jeune Livonien.

Décrivant la société italienne, son organisation, son caractère religieux, il ira parfois jusqu'à l'humour. Il notera, par exemple, une causerie avec les moines franciscains du monastère de San Casimato, auxquels lui et ses amis exposaient leur croyance chrétienne évangélique. Aussitôt les bons franciscains de répondre, candides : « Nous vénérons le Christ Sauveur, mais cela remonte si loin, il y a si longtemps qu'il est descendu sur la terre, que personne ne peut savoir ce qu'il disait ni ce qu'il pensait. Et justement parce qu'il ne voulait plus revenir sur la terre, il y a mis son vice-roi. Celui-là est toujours avec nous, et il nous dit exactement comment nous devons croire. Aussi l'établissement du pape est-il une grâce divine, non moins grande que l'envoi du Fils Unique, car l'un sans l'autre ne serait d'aucun secours pour personne... »

A ces mots, Alexandre de Rennenkampf et ses compagnons s'écrient : « Juste et bien dit ! » et enchaînent la conversation en parlant de bons vins, car, ajoute-t-il malicieusement, « ces Franciscains possédaient des connaissances tout à fait fondées, elles, sur la fabrication et la préparation des vins ».

Il ne faut cependant pas juger Alexandre de Rennenkampf sur cette boutade et cette plaisanterie. Il eut de Pie VII la plus haute opinion. La pompe romaine provoqua en lui une impression indescriptible. « Durant la fête du vendredi saint, à Rome — écrira-t-il — on croit assister au départ du Sauveur du Monde sous les yeux du Père Miséricordieux. On sent ses genoux plier, des sentiments

d'adoration s'exhaler de soi... On oublie tout, même soi-même. On oublie le monde, son histoire, les horreurs de la papauté et du jugement dernier. »

Pour tout dire, sa conception religieuse s'opposait à un christianisme dogmatique, rigide et intolérant... Il comprenait l'importance des mythes religieux et se déclarait opposé à l'élimination du travestissement dont le peuple revêt le surnaturel. A ses yeux, rien n'était aussi efficace que l'idéal représenté par les guides divins de l'humanité et il était convaincu que rien au monde ne pouvait et ne pourrait jamais rivaliser avec cet idéal. Admirateur et adorateur du Christ, il ne concevait pas sa personnalité et ses miracles comme le fait la théologie. Le titre du Christ lui semblait mal approprié. « N'appelle-t-on pas *enfants de Dieu* tous les hommes pieux et bons ? » dira-t-il dans son *Livre d'esquisses*... « Pourquoi ne pas admettre l'*Enfant le plus divin de Dieu ?* » Et il ajoute aussi : « Par quelle voie, par quelle voie directe l'Envoyé de Dieu fut appelé à Sa mission bienfaitrice, Lui seul le sait et toute explication fournie par l'homme n'est que témérité insensée. »

Il éprouvait le besoin de rechercher les traits communs qui caractérisent chaque sentiment religieux. Quand il décrira les vertus de l'Hindou Nahak, dans le même ouvrage, il aura présent à l'esprit l'enseignement des Sages de l'Inde, en particulier du fondateur Sikhs, et démontrera qu'il y a dans la religion du cœur une quintessence commune, valable pour tous les hommes. Il fera une large place à telle déclaration de Nahak, selon qui « la souffrance représente la conséquence de la propre faute de l'homme et sa lutte insensée contre le Divin et contre l'ordre établi par l'Être Suprême », cet Être Suprême qu'Alexandre de Rennenkampf voyait « partout présent ».

***

Alexandre de Rennenkampf demeura à Rome jusqu'à l'été de 1809. Le souvenir en demeura gravé dans le cœur

de Caroline, qui conserva également la date du jour anniversaire de son jeune et idéal ami. Chaque année, elle le fêtera dignement... Comment s'en étonnerait-on ?

Dans ses lettres à son mari, parti de Rome, le nom d'Alexandre de Rennenkampf revient fréquemment. Est-il malade à l'automne de 1808 et va-t-il se soigner à Naples ? Elle fait savoir à Guillaume, le 30 novembre : « Alexandre de Rennenkampf est revenu ce matin par le courrier de Naples. Il paraît être beaucoup mieux et en meilleure santé (19)... »

Elle s'intéresse aussi au frère d'Alexandre, Gustave, dont on retrouve le nom dans sa lettre du 11 février 1809. Elle écrit alors que lady Temple et tous ses enfants souffrent d'une très dangereuse inflammation de la gorge. « De même Gustave de Rennenkampf — ajoute-t-elle — voilà déjà quelques jours qu'il est très malade, et je ne puis pas ne pas éprouver d'inquiétudes pour lui... »

Si Caroline reste quelque temps sans parler d'Alexandre de Rennenkampf à son mari, dans sa correspondance, Guillaume de Humboldt demande de ses nouvelles, comme il le fait le 18 février 1809 : « Tu ne m'écris rien sur Alexandre de Rennenkampf — lui dit-il. Vient-il souvent chez toi ?... C'est l'*unique* personne dont j'escomptais que la société te serait agréable... »

En mai, Caroline informe son mari du prochain départ pour Paris des frères de Rennenkampf. Elle se sent très seule. La maison des Humboldt se vide. Les représentations diplomatiques s'éloignent de Rome l'une après l'autre...

Le 14 juin, elle écrit : « Tu as probablement appris par les journaux les changements survenus ici dans le gouvernement. La légation d'Espagne est partie le 12 pour Turin. Demain matin part Lebzeltern. C'est une grande perte pour moi. Il était toujours si bon à mon égard, si compatissant et si prévenant. Peut-être le verras-tu en Allemagne ? Les deux Rennenkampf sont aussi partis pour Paris. Le

départ d'Alexandre de Rennenkampf m'a causé une douleur... Sois bon, écris deux lignes à ton frère et à Schlabrendorff, et recommande-leur Alexandre... »

Dix jours après, le 24 juin, elle revient sur sa solitude : « Je vis maintenant, comme tu peux facilement te le représenter, très solitaire, surtout pendant les heures du soir, où habituellement quelqu'un venait, car... les Rennenkampf sont absents... »

Le 9 août 1809, elle rappelle encore Alexandre au souvenir de son mari : « Ah ! oui, sois aimable avec Alexandre de Rennenkampf. C'est un homme très gentil et très noble. Il m'aime à un point indescriptible... » Et à propos de sa fille, qui porte le même prénom qu'elle, elle ajoute : « J'aurais bien voulu qu'il pensât à Caroline, mais je crois qu'elle a été trop farouche avec lui... » Mariage envisagé qui, manqué, ne diminuera en rien l'affection des Humboldt pour Alexandre. D'ailleurs, à cela, Guillaume répondra à sa femme : « Ah ! ma charmante et chère enfant ! Celui qui aime la mère n'a pas besoin de venir à la fille !... »

Et la correspondance se poursuit. Le 2 novembre 1809, Caroline de Humboldt raconte : « J'ai lu *Iphigénie* pour la dernière fois avec Alexandre de Rennenkampf. Il ne l'avait encore jamais lue. Je fus très touchée par cette circonstance, autant que par mon étonnement et mon émotion... Alexandre est très chevaleresque. C'est très charmant et pas sans intérêt. Aristocrate du fond de l'âme, et par son éducation, et par ses manières, et par son âme infiniment tendre. Je l'estime et l'aime de toute mon âme. Il est plein d'esprit et bon, il est ferme et tendre, un peu pédant, mais tous, nous avons nos défauts. Mais il témoigne d'une rare profondeur, d'une rare plénitude de sentiments... »

Cet attachement a valu à Caroline de Humboldt quelques taquineries de la part de Guillaume, qui s'en excuse, le 14 novembre 1809 : « Je ne veux plus te taquiner avec Alexandre de Rennenkampf. Et je ne le faisais qu'en plai-

santant et fort prudemment. » Le 30 juin 1810, il écrit aussi : « J'ai soif de causer avec toi d'Alexandre de Rennenkampf... Comme je me réjouis de cette causerie !... » En général, on affectionnait par-dessus tout la conversation, dans le salon des Humboldt. « Il n'y a rien de plus doux au monde », avouait Guillaume. Et le 7 juillet, il écrivait encore à sa femme : « Que j'aime tous les gens qui t'aiment et qui sont bien disposés envers toi! Rennenkampf est de par lui-même fort aimable, mais même si quelqu'un n'était pas tout à fait d'accord avec moi, je l'aimerais quand même... »

***

La politique religieuse de Napoléon Ier, ses rapports et ses démêlés avec le pape Pie VII (Barnabé Chiaramonti, fils du comte Scipion et de la marquise Jeanne Ghisi) ont inspiré nombre de travaux. A-t-on cependant tout dit à ce sujet, et plus particulièrement sur les circonstances qui accompagnèrent l'enlèvement du pape ? Il semble bien que non.

Alexandre de Rennenkampf, rappelons-le-nous, arriva à Rome à la fin de l'année 1807, et il laissa sur son séjour dans cette ville et sur les événements qui s'y déroulèrent des notes intéressantes qu'aucun historien n'utilisa jamais.

Il assista, bien entendu, le 2 février 1808, à l'entrée des troupes du général Miollis (20) dans Rome, et il décrivit l'atmosphère qui y régnait alors. Le calme était général. Le peuple, dans les cafés, se racontait les grands faits du jour à voix basse et comme en secret, dans l'attente anxieuse de ce qui allait suivre. Pour la première fois, depuis un temps immémorial, les Romains semblaient avoir oublié les préparatifs du joyeux Carnaval. Les vieux, ceux qui avaient de l'expérience, constataient une fermentation sourde mais terrible chez les sujets de Pie VII. Et cette année-là, malgré les efforts du général Miollis, les fêtes traditionnelles n'eurent pas lieu.

En toute chose, les Romains observaient une conduite qui se modelait sur l'attitude de Pie VII. Le général Miollis disait du souverain pontife : « qu'il n'y avait rien à faire avec cet homme qui mendiait le martyre », raconte Alexandre de Rennenkampf. La résignation du pape montrait pourtant des limites. Ainsi, Miollis, qui avait toujours une foule de bulletins et de proclamations à faire imprimer, se vit une fois dans le cas de requérir les services de l'imprimerie du pape. L'imprimeur se rendit chez le Saint-Père et lui demanda quelle conduite il devait tenir. Alexandre de Rennenkampf a retracé la scène :

— *Au service de qui es-tu ?* interrogea Pie VII.

— *Au service de Votre Sainteté.*

— *Qui peut encore te commander, hormis moi ?* se borna à ajouter le pape.

L'imprimeur alla expliquer à Miollis qu'il lui était impossible d'obtempérer à ses ordres sans la permission de son maître. Il entendit le général lui répondre : *Imprime ou tu iras en prison !* et se rendit de nouveau auprès du pape, auquel il exposa sa situation difficile. *Je ne t'oblige pas à me servir... Crains-tu la force ?* lui répondit le vieillard. Raffermi, le malheureux homme retourna chez Miollis : *Je suis pauvre,* lui dit-il, *ma femme et mes six enfants seront, à la maison, sans pain. Mais je suis au service du pape et je n'imprimerai pas vos publications... Vous pouvez me retenir prisonnier...* Touché ou las, Miollis le laissa courir. Mais de tels exploits faisaient une grande impression sur le peuple.

Ce même peuple, poursuit Alexandre de Rennenkampf, ce peuple qui nourrissait des velléités de massacre à l'égard des troupes françaises (il est principalement question des habitants de la province romaine), était cependant contenu par le « Santissimo Padre », qui ne ménageait pas ses objurgations à ceux qui venaient s'ouvrir à lui de leurs projets de vengeance.

En 1809, ce qui s'était produit l'année précédente se

Auguste d'Oldenbourg

Pie VII

Napoléon Ier

Alexandre Ier

répéta à propos du Carnaval. Le général Miollis répandit ses ordres par voie d'affichage : il entendait que les fêtes traditionnelles eussent lieu, avec toute leur pompe habituelle, tout leur éclat. Mais à côté de ces affiches, on en voyait d'autres que les soldats français — au dire d'Alexandre de Rennenkampf — déchiraient, mais qui reparaissaient bientôt sur les murs et qui disaient : « Les Romains ont demandé au Très Saint-Père si l'on devait fêter le Carnaval, et il leur a répondu : *Jadis, quand saint Pierre et saint Paul étaient dans les fers, les pieux Romains priaient et ne songeaient pas au Carnaval.* »

Néanmoins, le général Miollis poursuivit son œuvre, organisa des réjouissances, et cela non sans difficultés. La haute société affluait à ses réceptions, et il avait fait la conquête d'une dame romaine qui facilitait sa tâche. Pourtant, les classes inférieures demeurèrent sourdes à ses appels. Le Carnaval de 1809 fut un four complet, alors qu'en général il se déroulait dans un enthousiasme indescriptible, avec la participation de chacun, du riche au pauvre, prêt dans ces occasions à sacrifier le peu qu'il possédait, son lit, son outil, sa dernière bouchée de pain pour avoir de quoi prendre sa part des réjouissances (21).

Par contre, le 21 mars 1809, pour le jubilé de Pie VII, Rome tout entière illumina. Le peuple brisait les vitres des maisons qui ne participaient pas à la joie générale. A quatre heures du matin, alors qu'on n'aurait plus dû rencontrer âme qui vive dans les rues, celles-ci étaient noires de monde, et le spectacle en était magnifique.

Alexandre de Rennenkampf était Russe, mais, Livonien, il appartenait, on le sait, à la religion luthérienne évangélique. Nous avons vu, également, comment il retraça sa conversation avec les Franciscains du monastère de San Casimato. Son témoignage sur les événements, sur le pape lui-même en acquiert d'autant plus de valeur. Mêlé à la haute société romaine, au monde des ambassades — sauf l'ambassade de Russie, cet Empire n'ayant plus de

représentant à Rome depuis plusieurs années — il n'était aucun détail qu'il ne connût. Il consacra d'ailleurs à Pie VII diverses études, et son amitié avec Louis de Lebzeltern — dont la mission auprès du pape, sur l'ordre de Napoléon, a été minutieusement relatée (22) — le mit à même de connaître à fond le caractère du souverain pontife.

D'autre part, Alexandre de Rennenkampf était, à Rome, fréquemment reçu par le pape, qui le retenait longtemps. Napoléon disait de Pie VII : « Le pape est un bon homme, un homme doux, mais ignorant... » Alexandre de Rennenkampf, élevé dans un culte différent de la religion catholique, apostolique et romaine dont se réclamait Napoléon, eut toujours une idée infiniment plus élevée du chef de la catholicité.

***

Le mois de juin arriva. Le 19, Napoléon écrivait à Murat, roi de Naples : « Si le pape, contre l'esprit de son état et de l'Evangile, prêche la révolte, et veut se servir de l'immunité de sa maison pour faire imprimer des circulaires, on doit l'arrêter. Le temps de ces scènes est passé : Philippe le Bel fit arrêter Boniface, et Charles-Quint tint longtemps en prison Clément VII, et ceux-là avaient fait encore moins... » Et un an plus tard, il disait au clergé du département de la Dyle : « Le pape n'est pas le grand lama... Si le pape veut être le grand lama, dans ce cas je ne suis pas de sa religion... »

Dès le 9 juin 1809, la souveraineté de Napoléon avait été proclamée dans Rome et dans les États de l'Église. Coups de canon, affiches, roulements de tambour, tout y concourut. Les Romains acceptèrent le fait en silence, modelant toujours leur conduite sur celle de leur souverain aujourd'hui déchu. S'attendant toutefois à quelque chose de pire, chacun avait déserté son logis, les rues fourmillaient

de promeneurs, on sentait quelque chose d'étrange dans l'air et l'on voulait être témoin de ce qui pourrait se passer.

Le matin du 10 juin, à six heures, Alexandre de Rennenkampf fut réveillé par son domestique, qui le mit au courant du mouvement inaccoutumé. Il passa une robe de chambre, regarda par une fenêtre de sa villa du Monte-Pincio, et vit plusieurs artistes se diriger précipitamment vers Montecavallo. La foule se pressait vers Santa Maria Maggiore... Alexandre de Rennenkampf s'habilla et s'y rendit.

La basilique était remplie d'étrangers, surtout d'artistes. Il se tassa dans un coin, non loin du trône pontifical, et attendit. Tous les yeux étaient braqués sur le portail par lequel le pape allait apparaître. L'église s'emplissait toujours, mais cette armée de croyants ne faisait aucun bruit...

Enfin, Pie VII parut. Il eut beaucoup de mal à se frayer un passage et s'avança en répétant le signe de la croix, bénissant la foule qui comprenait mieux, en ces jours tragiques, toute l'importance que revêtait son titre de « Santissimo Padre ».

Alexandre de Rennenkampf avait assisté à de nombreuses messes dans la proximité du pape, et la vue de Sa Sainteté l'avait toujours, avoue-t-il, plongé dans le plus grand recueillement. Il avait, plus fréquemment encore, vu Pie VII dans son cabinet. Leurs entretiens privés, « consacrés à tous les sujets de l'humanité », remplissaient le cœur du gentilhomme livonien « d'un inexprimable amour pour cet homme de grande valeur ». La noble expression de son visage était, selon lui, le miroir de son âme qui s'y traduisait sans restrictions. Il ne cachait pas l'émotion qui le gagnait en présence du saint vieillard. Dans ses yeux, dans son caractère extraordinairement passionné, dans la profonde gravité de ses traits, il lisait quelque chose de divin. « De chacun de ses regards émanait une bonté infinie, une douceur qui était le fondement de son caractère et qui lui attirait, enchaînait à lui tous les cœurs qui l'approchaient... »

Alexandre de Rennenkampf n'avait jamais été touché comme au cours de cette cérémonie. Pour la première fois, il tomba à genoux et, le cœur battant, cacha son visage dans ses mains. Vibrante d'émotion, la foule écoutait le souverain pontife remémorer les événements depuis l'entrée du général Miollis dans Rome. Le ton de ses paroles était grave, impressionnant et énergique à la fois. Vers la fin de sa péroraison, les traits de son visage se contractèrent, et évoquant son rôle de représentant de Dieu sur la terre, il s'éleva contre l'empereur des Français...

L'impression que causèrent les derniers mots du pape ne souffrait aucun commentaire, disait Alexandre de Rennenkampf. Perdu dans ses méditations, il ne vit pas même le pape sortir de l'église. Comme un automate, il franchit à son tour le portail, reconnut au dehors quelques amis, serra des mains... Il semblait, écrit-il, que nous venions tous de comparaître devant le tribunal de Dieu... Mais déjà sur les murs des principales basiliques, l'excommunication de Napoléon était affichée.

Le soir du même jour, les chancelleries diplomatiques furent officiellement avisées de la détermination du pape, ce mortel, disait Alexandre de Rennenkampf, qui s'était élevé par sa noblesse, sa pureté et sa dignité, comme aucun autre mortel depuis plusieurs siècles.

***

On sait dans quelles conditions eut lieu l'enlèvement de Pie VII et comment s'effectua le voyage de ce vieillard doublement malade. Par Radicofani Poggibonzi, la chartreuse de Florence, Alexandria, Tortona, on approcha de Gênes. Mais, « à Gênes comme à Florence, il eût été dangereux de mettre ce pape souffrant et prisonnier en présence d'une grande population dont les sentiments très catholiques et fort peu français étaient alors avérés ».

Malgré la surveillance de la police, dit Alexandre de Rennenkampf, de nombreux Gênois s'étaient portés au-devant du Saint-Père, faisant préparer des repas dans les divers lieux où il devait passer. Mais le pape n'y voulut toucher. L'effervescence qui régnait à Gênes obligea les autorités à recourir à un moyen astucieux. « A la tombée de la nuit, deux litières furent amenées à la villa Castegna, destinées l'une au Saint-Père, l'autre à son majordome, Mgr Doria. Une nombreuse troupe les accompagnait. Ces litières emportèrent à la lueur des torches le Saint-Père et Mgr Doria jusqu'au bord de la mer, où une grande chaloupe les attendait (23). »

En réalité, c'était un misérable petit bateau, nous dit Alexandre de Rennenkampf. La nuit était en feu, le temps épouvantable, la mer démontée... La voiture traversa Gênes à vide pour reprendre le voyageur à Saint-Pierre d'Arena vers lequel on ramait.

Alexandre de Rennenkampf arriva trop tard à Saint-Pierre d'Arena pour pouvoir y rencontrer Pie VII. Il ne vit plus qu'une petite foule qui se pressait autour d'un matelot, écoutant le récit qu'il faisait et ne paraissant guère s'inquiéter de l'humidité de la nuit, du vent et des vagues géantes. A son arrivée, ce matelot se tut. Mais deux autres marins, qui connaissaient bien Alexandre de Rennenkampf pour l'avoir promené en gondole au cours d'un séjour à Gênes, et qui le prenaient pour l'empereur de Russie, à cause de sa taille, de son maintien et de son prénom sous lequel seulement il était connu d'eux, le présentèrent au discoureur « comme un ami et protecteur ». Sur la prière du « protecteur », le matelot reprit son récit.

Guiseppe était son nom. Avec un de ses camarades, Carluccio, il avait passé le Saint-Père. L'état de la mer rendait instable la passerelle qu'on avait établie pour entrer dans la barque. Un vieillard se tenait là, n'osant avancer, et personne ne lui tendait la main. « Je l'observais, poursuivit Guiseppe, mais je ne savais que penser. Je savais très

bien que le pape devait venir, mais qu'il fût si seul, et moi si honoré, cela ne me venait pas à l'esprit. On m'avait loué mon bateau sans explication... Devais-je l'aider ? Tomber à genoux ?... Finalement, je lui tendis la main. Il la saisit, se tint avec l'autre à mon épaule et entra ainsi dans le bateau. Il me bénit avant de s'asseoir, et alors je compris que c'était le Saint-Père. Je m'agenouillai et priai, mais les quatre gendarmes qui s'embarquèrent avec nous me brutalisèrent et me menacèrent. Alors je me mis à ramer, mais je le fixais toujours. Il tremblait de tout son corps, ses dents claquaient. Il était si peu vêtu. Je retirai ma veste et la posai sur ses épaules. » Arrivé au point de débarquement, le pape fit le signe de la croix sur la tête de Guiseppe, qui s'agenouilla encore, et son ami Carluccio aussi. « Les Français se découvrirent. » Le frêle esquif ne tenant pas en place, Guiseppe et Carluccio se jetèrent dans l'eau pour le maintenir. « De nombreux soldats accoururent et entourèrent Sa Sainteté, qui me regarda encore et me rendit ma veste. J'ai bien crié : *Guardate la ! Guardate la !* mais il avait déjà disparu ! Et depuis, tous les autres me disent : *Ah ! Guiseppe, tu as conduit le Saint-Père !* J'ai pleuré comme un enfant... »

Cette fois encore, dit Alexandre de Rennenkampf, des larmes coulèrent sur ses joues bronzées. La veste fameuse était suspendue à son bras. Alexandre le toucha et pria le matelot de la lui céder « à n'importe quel prix ». « Pas pour mille lires ! » s'écria Guiseppe, tandis qu'on s'empressait autour de lui, caressait de la main et des yeux le vêtement, sujet d'étonnement et d'envie. Et quand on s'arrachait à cette contemplation, c'était toujours pour dire : « Guiseppe !... tu as conduit le Saint-Père !... »

***

Au cours de son voyage de Gênes à Marseille, ayant pris la route de la Corniche, Alexandre de Rennenkampf

passa la journée et la nuit du 21 août 1809 à Savone, où se trouvait alors le pape. Mais, malgré les précieuses recommandations dont il était l'objet auprès des autorités françaises, il ne put approcher le « vénérable vieillard » qui lui témoignait, à Rome, « tant de bienveillance et de liberté ».

Savone présentait un aspect pittoresque. Toutes les maisons s'étaient transformées en « hostelleries ». « Il y avait tellement de monde, raconte Alexandre de Rennenkampf, que, même avec beaucoup d'argent, je ne pus coucher que sur du foin. On envoya les mulets dormir sur la route, et ceux qui n'avaient pas beaucoup d'argent leur tinrent compagnie... »

Notre voyageur poursuivit sa route à travers la Provence, d'où il écrivit à Caroline de Humboldt, qui en informa aussitôt son mari. « Alexandre de Rennenkampf m'écrit de Provence qu'il n'existe pas de peuple plus malheureux que celui de là-bas. Ah ! sur la vaste terre, tout se sent meurtri dans ses liens les plus profonds et les plus sacrés. Le malheur est partout et se fera encore longtemps sentir, même plusieurs années après que la cause en sera supprimée (24)... »

Arrivé à Fréjus, il trouva la ville dans une atmosphère identique à celle de Savone. Il entra dans une auberge pour se reposer et donner du répit à son cheval. Tandis qu'il déjeunait, autour de lui, attablés, des gens buvaient bruyamment à la santé de l'aubergiste. Il leva son verre à son tour, attira l'attention de son hôte et lui demanda la raison de cette joie.

L'aubergiste s'assit en face de lui, les deux coudes sur la table, et raconta comment, trois semaines auparavant, le pape, passant par Fréjus, s'était arrêté chez lui, juste au moment où sa femme accouchait. Sa maison était en désordre, mais il fit apprêter quelques chambres et resta auprès de son épouse jusqu'au moment où le nouveau-né ouvrit les yeux. Après quoi, il remonta auprès du Saint-Père pour s'excuser du désordre de sa maison et en expliquer la raison.

« Très à l'aise, Sa Sainteté me parla avec bonté. Le lendemain matin, avant de continuer sa route, ayant appris que la malade allait mieux, il demanda lui-même à la voir. Très réjoui et triomphalement, je conduisis le Très Saint-Père vers le berceau. En songeant que j'avais hébergé toute une nuit Sa Sainteté sous mon toit, les larmes me vinrent. Tous ceux qui étaient présents restèrent figés en voyant Pie VII. La malade voulut aussi prêter attention, mais il l'obligea à rester étendue. Puis il s'informa de l'enfant. On le lui présenta et il le baptisa aussitôt : « Grégoire-Barthélemy » (25). Après cela, il tendit à la maman son propre rosaire. Nous étions tous à genoux. Ma femme venait de perdre connaissance. Et quand nous relevâmes les yeux, nous ne vîmes plus le Saint-Père. Il était déjà parti et toute cette vision semblait être un beau rêve. Nous répétâmes cent fois : « Grégoire-Barthélemy », et chacun prit le chapelet dans ses mains pour se convaincre que tout cela était bien vrai... »

A son tour, Alexandre de Rennenkampf voulut voir l'enfant et le rosaire. Il les baisa tous deux, transporté intimement par des sentiments d'amour et de vénération pour ce pauvre souverain qu'il connaissait si bien. « Je me trouvais, écrit cet évangéliste-luthérien, enchaîné à sa personne par une pieuse croyance en sa sainteté. De cette sainteté, quelques rayons semblaient se répandre sur cette mère et sur cet enfant. Et de même que le pape est le représentant de Dieu sur la terre, cet enfant paraissait être le représentant du pape à Fréjus. » De toute la Provence, du Languedoc, du Dauphiné, de la Savoie et du Piémont accouraient des êtres qui voulaient voir ce bel enfant et cette mère chrétienne. Fréjus était devenu un lieu de pèlerinage (26).

* * *

La Russie, l'Allemagne, la Suisse, l'Italie ne suffisaient pas à Alexandre de Rennenkampf. Il lui manquait la

France, comme, un jour, il désirera visiter la Grèce. De la France, il savait l'histoire, les événements contemporains, la langue, la littérature, et il viendra à Paris à deux reprises au moins. Mais, à coup sûr, en y arrivant à la fin de l'été 1809, il ne soupçonnait pas que les circonstances l'y transporteraient à nouveau en 1814, après la défaite et la chute de Napoléon Ier que rien ne laissait alors prévoir.

A Paris, Alexandre de Rennenkampf vécut la vie de la haute société, particulièrement brillante en cette année 1809, fréquentant les cercles de la cour impériale, l'ambassadeur de Russie, prince Kourakine, des savants comme Hauy, Gall et Alexandre de Humboldt, mais il consacra la meilleure partie de son temps au comte de Schlabrendorff. Auprès de ces deux derniers, ce fut Guillaume de Humboldt qui l'introduisit.

Alexandre de Humboldt s'était fixé à Paris en 1804 pour y écrire et y publier son *Voyage aux régions équinoxales du Nouveau Continent*, œuvre qui exigea vingt ans de travaux. On se souvient qu'ayant conçu le projet de sa vaste exploration scientifique, il vint à Paris, en 1793, pour la préparer, et qu'il la réalisa de 1799 à 1804 (27). Au contact de ce savant, qui produisit une foule de travaux sur des questions de physique terrestre, de botanique, de physiologie, de géologie, de géographie, qui renouvela sur plusieurs points la face des sciences et qui fit avancer la géographie physique et la géographie botanique, Alexandre de Rennenkampf continua d'enrichir son esprit et de développer ses facultés.

Ses rapports avec Alexandre de Humboldt, outre leurs conséquences, se prolongèrent jusqu'à la fin de sa vie. Peu avant sa mort, Alexandre de Rennenkampf rencontrera une dernière fois, à Berlin, le vieux savant qui mourra nonagénaire. A part les échanges commandés par les sentiments et le service des sciences, leurs relations s'étendront à d'autres domaines, et nous verrons Alexandre de Rennenkampf servir d'intermédiaire pour la réalisation

du grand projet de voyage d'exploration d'Alexandre de Humboldt en Russie et en Asie centrale.

De même, à Paris, Alexandre de Rennenkampf rechercha le commerce des plus grands artistes. Et l'on imagine l'influence considérable, durable et bienfaisante que ces contacts eurent sur lui. Car il en est encore à la période de sa vie où son esprit et son cœur reçoivent. Celle où, à son tour, il donnera, où il fera bénéficier ses semblables de ses connaissances et de ses trésors spirituels est encore lointaine. En 1809, il est âgé de vingt-six à vingt-sept ans. Mais quel chemin parcouru déjà !

***

Beaucoup plus qu'à toutes les autres personnalités qu'il fréquenta à Paris, plus qu'à tous les ateliers d'artistes, plus qu'à tous les salons diplomatiques, plus qu'à tous les cabinets de savants, il s'attacha au comte de Schlabrendorff. Cet incomparable philanthrope avait alors soixante ans (28). Si la construction d'une machine destinée à imiter la voix humaine ne l'absorbait pas encore, ses études de la voix lui avaient permis d'établir une théorie des sons plus exacte et plus étendue que celles qui avaient paru jusqu'alors. Son habileté sur le mécanisme vocal le conduisit, au cours d'une expérience publique où l'abbé Sicard fit une démonstration des progrès des sourds-muets, à leur faire prononcer, en moins d'un quart d'heure, d'autres sons qu'ils n'avaient jamais articulés...

Gustave de Schlabrendorff réunissait bien d'autres mérites. Captivé par l'étude de la philosophie, les grandes idées de charité, de fraternité, de perfectibilité s'emparèrent de son imagination. — L'idée de perfectibilité nourrira sans cesse l'esprit d'Alexandre de Rennenkampf et dirigera sa vie. — Gustave de Schlabrendorff estimait qu'il fallait contribuer à répartir plus équitablement le bien-être physique et moral parmi les hommes et travailler à

l'amélioration matérielle et intellectuelle des masses. Plusieurs fois millionnaire, il résolut d'étudier hors de son pays les moyens de parvenir à cette amélioration. En 1784, il quitta la Poméranie pour l'Angleterre, en compagnie de Stein. Il demeura six ans en Grande-Bretagne, étudia la langue à fond, se mit en relation avec les personnages les plus distingués, avec les whigs et les représentants des opinions les plus avancées... Analysant le mécanisme de la constitution britannique, il comprit que « ce fastueux et décevant appareil de représentation n'était au fond qu'une représentation au bénéfice de l'aristocratie, souveraine et dominatrice du souverain ».

Indépendamment de ces études, il créa une société de bienfaisance destinée à adoucir « le sort rigoureux auquel (il en était témoin) trop souvent l'inhospitalité condamnait les malheureux étrangers attardés sans argent, et même avec de l'argent, sur le sol d'Albion ».

En 1791, il arriva en France pour étudier les développements de la Révolution. D'abord favorable au grand bouleversement, il restreignit progressivement ses louanges et les mélangea de ses blâmes. Quand se prépara l'invasion prussienne, il usa de son influence pour détourner de son projet le cabinet de Potsdam. Ces démarches courageuses le compromirent à la fois auprès du roi Frédéric-Guillaume II et auprès des meneurs de la République française. Fort lié avec les Girondins, ayant eu une algarade avec Bourdon de l'Oise, on le jugea suspect et on le jeta en prison en janvier 1793. Il y demeura dix-huit mois et échappa à la guillotine grâce à la mort de Robespierre.

Cet emprisonnement marqua décisivement son caractère et sa vie. Du jour de sa libération, « il érigea en quelque sorte en maxime de conduite ce que la nécessité seule, au temps de son incarcération, l'avait forcé de subir, et cet habit, ce linge toujours les mêmes qu'il avait portés tandis que la nation le logeait, redevenu libre il continua de les porter sans désemparer ».

On l'appelait l' « Ermite de la rue Richelieu », car il habitait, dans cette rue, une chambre avec alcôve et un petit cabinet à l'hôtel des Deux-Siciles. C'est là qu'Alexandre de Rennenkampf, qui gagna son amitié, s'avança et se maintint dans son intimité, échangeait avec lui des pensées qui s'apparentaient et se complétaient. Sa conversation, pleine de charme, attrayante, instructive, originale, témoignait de son esprit clair, précis, méthodique et persuasif. Outre le don de la parole, il avait beaucoup lu, beaucoup médité, beaucoup pénétré. Enfin, inébranlable dans ses convictions, il était tolérant pour les autres.

Par tout cela, Alexandre de Rennenkampf ressemblait à Gustave de Schlabrendorff. Il comptera de nombreux amis, des amis d'élection, la fleur de son époque... Il n'en estimera jamais aucun à l'égal de Schlabrendorff. Et l'on mesure l'étendue de son affection pour l'Ermite de la rue Richelieu en constatant que, son premier essai important, il le dédiera conjointement à Gustave de Schlabrendorff et à Caroline de Humboldt.

Rue Richelieu, ce que l'Europe entière possédait d'illustre défila. Alexandre de Rennenkampf, les Humboldt, Stein, Gneisenau, Hardenberg furent ses fidèles et ses émules. Il admira Napoléon, reconnut son génie, mais peu à peu le souverain lui devint antipathique. Il le prit en haine, voyant — à tort — en lui le destructeur du progrès qu'il avait rêvé en 1789. Napoléon, pourtant, n'inquiéta jamais Schlabrendorff. Il le regardait comme un « idéologue »... Et on sait qu'il les méprisait.

Cet idéologue passa sa vie à servir son culte de la philanthropie — une philanthropie toute positive et toute pratique — et l'étude des hautes questions de philosophie sociale. Il répandit ses immenses bienfaits avec autant de lumière que de générosité, soulagea d'innombrables infortunes, favorisa des inventions. En 1813, il encouragea la formation de sociétés patriotiques allemandes. Mais, en 1814 et 1815, il refusa d'être présenté au roi Frédéric-

Guillaume III, car il se posait en adversaire des principes absolutistes des souverains coalisés qui renversèrent Napoléon (29).

***

Gustave de Schlabrendorff écrivit beaucoup, mais aucune de ses œuvres ne fut imprimée. Il laissa une multitude de manuscrits, en français et en allemand, sur la morale, la politique, la philosophie...

En 1814, de nouveau à Paris, Alexandre de Rennenkampf le revit pour la dernière fois. Dix ans plus tard, le 21 ou le 22 août 1824, l'Ermite de la rue Richelieu, ce « drôle d'homme », comme on disait, rendait le dernier soupir... Deux êtres à qui allaient ses sentiments de prédilection, Alexandre de Rennenkampf et Caroline de Humboldt, unirent leur chagrin. Et dans un de ses ouvrages, quelques années après, Alexandre de Rennenkampf élèvera une sorte de chapelle à cet homme prodigieux, une chapelle émouvante, avec des mots qui étreignent le cœur.

« Bien qu'il fût aussi exceptionnel, aussi indépendant et sincère, comme savant et comme philosophe, comme homme, comme ami et comme citoyen, le monde ne pouvait lui pardonner l'étrangeté qui lui était propre et qui consistait en ceci qu'il ne considérait pas l'argent comme le bien suprême », écrit-il.

« *Drôle d'homme !* disait-on de lui, comme on dit de ceux qui nous dépassent et qui nous sont, pour cette raison, détestables. Et néanmoins, ils provoquent à tel point le respect que nous manquons de cran pour les caractériser d'un mot injurieux. »

Alexandre de Rennenkampf prend ensuite la défense de son vieil ami (30) :

« Les affamés auxquels il donna à manger. Ceux qui étaient nus et qu'il vêtit. Ceux qui avaient froid et qu'il réchauffa. Les malheureux qu'il consola. Les égarés qu'il

guida. Ceux qui doutaient et qu'il convainquit. Les solitaires qu'il serra sur son cœur. Les angoissés qu'il réconforta. Les orphelins dont il fut le père. Les pécheurs qu'il corrigea. Les déchus auxquels il rendit l'honneur perdu... Tous ces hommes le connaissent, de même qu'ils savent qu'il ne fut pas un « drôle d'homme ». Et tous ceux que n'aveuglent pas les préjugés humains le savent aussi. Oh ! si seulement quelqu'un pouvait dire sienne ne serait-ce qu'une seule âme !... Et lui, il en comptait des milliers.

« Une seule larme de profonde reconnaissance aurait dû faire pencher la balance du jugement, du jugement erroné de tout le monde. Et pourtant, il n'y en eut pas qu'une... Que de larmes sincères furent versées pour lui !... »